Séquence 4 : Intimes paysages

Texte 1 : « Soleils couchants », Victor Hugo, Les feuilles d'automne, 1831.

SOLEILS COUCHANTS

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

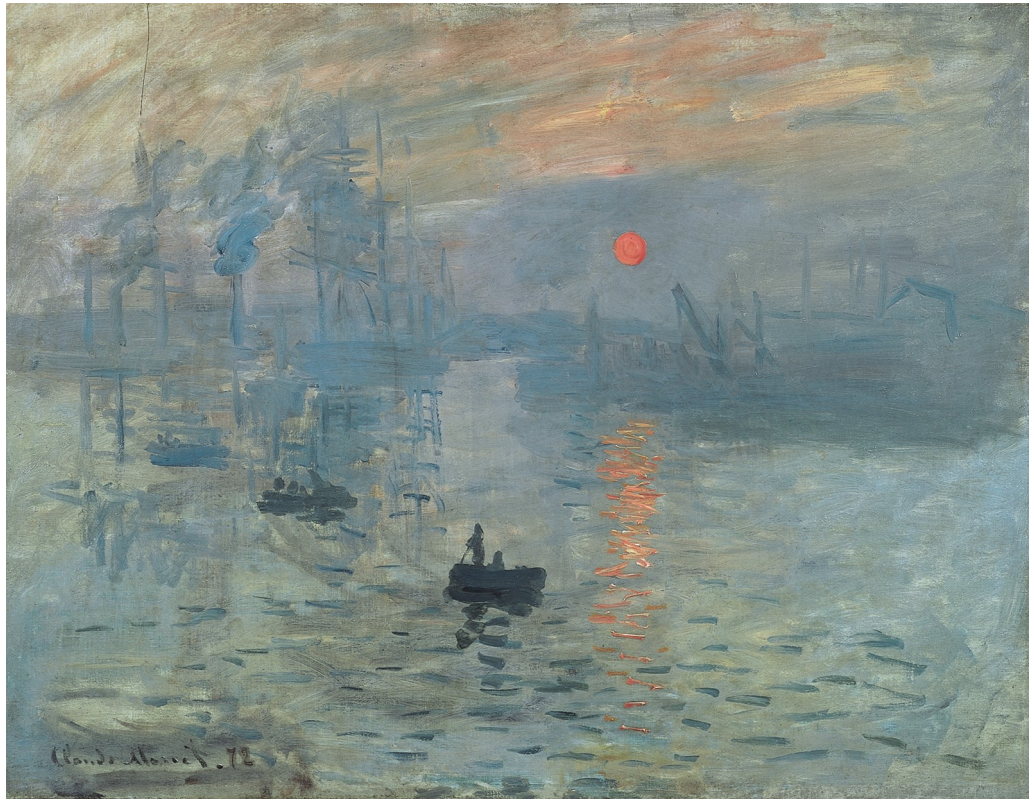
Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde, immense et radieux !

Avril 1829.

Tableau : 1 : « Impression soleil levant », Claude Monet, 1872.



lien pour accéder à la version en couleur

Séquence 4 : Intimes paysages

Texte 2 : « Marine », Paul Verlaine, Poèmes Saturniens, 1866.

MARINE

L'Océan sonore
Palpite sous l'œil
De la lune en deuil
Et palpite encore,

Tandis qu'un éclair
Brutal et sinistre
Fend le ciel de bistre
D'un long zigzag clair,

Et que chaque lame,
En bonds convulsifs,
Le long des récifs
Va, vient, luit et clame,

Et qu'au firmament,
Où l'ouragan erre,
Rugit le tonnerre
Formidablement.

Tableau : 2 : « Tempête de neige en mer », William Turner, 1842.

lien pour accéder à la version en couleur

Séquence 4 : Intimes paysages

Texte 3 : « Les villes » Émile Verhaeren, Poèmes en prose (1887-1892)

LES VILLES

Sur le tambour du pavé de bois, les fiacres, les camions et les cabs roulent avec un bruit tricoté de galops et des cris et des coups de fouet à travers l'uniforme et monotone ronflement la nuit, le jour, toujours. Les arbres, avec de la poussière sur chaque langue de leurs feuilles, avec un corset autour des reins, poussent à travers la claire-voie d'un cercle de fonte. Des lettres d'enseigne couchées ou droites alignent de la lumière, et l'or prodigieux et multiple, accroché à chaque étage, semble du soleil découpé en réclames et en mensonges. Les réverbères, ornementalement tordus, martyrisent le fer ; l'eau morne, salie, nickelée, captive dans les égouts, n'est plus qu'une eau vaincue. On a découpé des montagnes, violé des solitudes ; le roc géant a été débité et la terre, en briques, vendue par tas. Les maisons sont hautes d'orgueil ; les toits et les tours dominent l'horizon et diminuent le ciel ; la capitale énorme, le soir, s'allume soudaine et réalise à elle-seule un firmament. Des bruits qu'on déchaîne et qu'on dompte ont été créés plus retentissants que les luttes entre eux des rocs et de la mer ; les machines d'acier ont broyé les échos ; les voies de sifflets, pareilles à des déchirures d'espace, ont crié plus haut que l'ouragan. Voici cassés les siècles de sommeil des charbons et des pierres, nocturnement, au fond des mines tragiques et étalés par tas au long des quais ; les forêts cubées et gisantes au fond des hangars noirs, les naphtes terribles et les pétroles brûlants au carrefour des docks et sur les poteaux clairs des rouges embarcadères, des moissons de chanvre nouées en cordages et des champs de lin et de coton claquant en voiles dans le vent, mais dociles comme des volontés sujettes. L'air, le feu, le sol, la mer, l'étendue, la nuit, la tempête, toutes les hostilités de l'univers ont été brisées comme des dents d'une mâchoire formidable ; et à telles heures on a vu l'affre saisir les choses et la matière énorme avoir peur ; et les villes : Londres, Paris, Rome, et dans le passé Thèbes, Babylone, Palmyre, et dans l'illusion lointaine celles que les tyrans construisirent aussi prodigieuses que leur folie, édifiées par l'homme contre la nature, par la souffrance intelligente contre la force taciturne, définitivement, comme des vengeances réalisées, apparaître.

Tableau : 3 : « Les Quais à Paris », Eugène Galien-Laloue, 1941 au plus tard.

lien pour accéder à la version en couleur

Séquence 4 : Intimes paysages

Texte 4 : « Zone », Guillaume Apollinaire, Alcools, 1913.

ZONE

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
[…]
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent
tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle

Tableau : 4 : « La tour Eiffel », Robert Delaunay, 1926.

lien pour accéder à la version en couleur

Séquence 4 : Intimes paysages

Texte 5: « Une pierre », Yves Bonnefoy, Les Planches courbes, 2001.

UNE PIERRE

Plus de chemins pour nous, rien que l'herbe haute,
Plus de passage à gué, rien que la boue,
Plus de lit préparé, rien que l'étreinte
À travers nous des ombres et des pierres.

Mais claire cette nuit
Comme nous désirions que fût notre mort.
Elle blanchit les arbres, ils s'élargissent.
Leur feuillage : du sable, puis de l'écume.
Même au-delà du temps le jour se lève.

Tableau : 5 : « Couple d'amoureux au bouquet », Marc Chagall, 1949.

lien pour accéder à la version en couleur
Une reproduction est disponible dans le manuel, p229.